

Les fantômes d'Amos Tutuola

Un Nigérian découvert en 1952, puis « oublié » en France pendant plus de trente ans.

IL aura fallu attendre trente-quatre ans pour qu'une traduction (très réussie) de *My Life in the Bush of Ghosts* (*Ma vie dans la brousse des fantômes*) du Nigérian Amos Tutuola paraisse en français. Cet autodidacte yoruba avait cependant fait une entrée fracassante dans le monde des lettres en publiant, en 1952, *The Palm-Wine Drinkard*, tout de suite traduit par Raymond Queneau sous le titre de *l'Ivrogne dans la brousse* (1). Acclamé par la critique occidentale (Dylan Thomas déclara, par exemple, que « rien [n'était] trop merveilleux ni trop banal pour cette immense histoire diabolique »), mais dénigré par ses compatriotes — qui, sauf Wole Soyinka, (Prix Nobel de littérature 1986), s'insurgèrent contre cette incursion dans la mythologie barbare africaine et contre le style fort peu académique de cet écrivain à l'écriture hallucinée, — ce premier court récit, comme les sept autres qui allaient suivre, décrivait l'odyssée d'un héros naïf mais rusé en quête d'informations, de confirmations, de valorisations, en un mot de sagesse.

Ma vie dans la brousse des fantômes est une exploration de cette « brousse épouvantable où jamais être humain, même supérieur, n'a pu pénétrer ». La gageure du conteur va donc consister à nous décrire un périple impossible au cours duquel le protagoniste va, en une sorte de féroce mais délicieuse purgation des passions, constamment frôler mais éviter l'annihilation.

Le narrateur-voyageur est un jeune garçon qui, pour fuir des marchands d'esclaves, s'avance dans la forêt inconnue et menaçante et se meut, avec un étonnement inquiet, dans cette carte du cruel dont il ignore tout, et, en particulier, les frontières. Transgressant, de ce fait, des règles qui lui sont inconnues, il déclenche des séries, des rafales infinies de



BÉRÉNICE CLEEVE

représailles. Battu, torturé, enfermé, métamorphosé, privé de nourriture, de boisson et de repos (« pas une seconde de répit »), le jeune homme traverse ce pays du « pire », sanglant, pestilentiel, excrémental même, où la peur, la poursuite (« la proie, c'est moi ») et l'exagération sont la loi. Tout est, en effet, très long, très sale et très laid dans cet univers cauchemardesque et familier où se dressent sans cesse sur sa route des monstres, ces idoles repoussantes de l'inconscient.

Etre fou pour devenir sage

Mais à force de rencontrer tant de fantômes (qu'ils soient « sceptiques », « puants », « manchots » ou « vagabonds car nés de mère inconnue »), d'entretenir commerce avec des esprits aux

noms évocateurs comme la « Mère Lance-flammes » (qui revend très cher le feu de son regard), « Super Lady » (qui, pour l'aguicher, se présente à lui sous la forme d'une gracieuse antilope) ou le « Mauvais des mauvais » (qui, logiquement oblige, est aussi un « mauvais plaisant »), de subir et de faire subir des transformations qui s'emboîtent à merveille et de défier le temps et l'espace (et, partant, la fatigue et la mort), notre héros devient un « fantôme complet » qui réussit fort bien dans la vie : son fils devient roi, et lui « président du tribunal le plus élevé » de la brousse.

A l'aide de ses gris-gris animistes et de ses croyances chrétiennes (« Dieu est si bon » est son antienne), il va de ville en ville sans le moindre souci logique : en une page, il passe, par exemple, de la dixième à la dix-huitième avec un détour par la

septième, parce que, a déclaré Tutuola, « c'est dans cet ordre-là que je les ai visitées ».

Et à la toute dernière minute, une échappatoire se présentera, traditionnelle (des ailes pousseront aux flancs des jarres) ou moderne (des télévisions apparaîtront au creux des mains). Notre héros sortira alors quasiment indemne de tous ces faux pas dans lesquels il se met constamment, comme hypnotisé par le malheur qui rôde mais qu'il affronte sans cesse pour pouvoir se targuer de l'avoir berné.

Tout en conservant ses techniques de conteur (en utilisant, par exemple, le lecteur comme confident : « Voilà mon plan », ou, ce qui est plus cocasse, comme collaborateur : « Je vous le demande à vous ? Avez-vous une idée ? »), Tutuola a réussi à devenir un écrivain en saisissant (et en transmettant) le caractère universel du merveilleux. D'innombrables anachronismes (tels que radios, klaxons, télégraphes, glaçons ou petites annonces) truffent son récit, mais, loin d'être simplement incongrus, ils sont, en fait, didactiques, car ils actualisent la magie du texte et nous permettent ainsi de nous l'approprier.

La leçon de ces voyages obsessionnels est qu'il faut d'abord être fou pour ensuite devenir sage et que, pour parvenir à vivre dans cet univers déchu qu'est le nôtre, il faut aller se mirer dans l'horreur somptueuse du « deuxième versant du monde », revenir chez soi pour le raconter, puis repartir « se faire peur » en un cycle éternel de souffrances et de jubilations.

DENISE COUSSY.

★ MA VIE DANS LA BROUSSE DES FANTÔMES, d'Amos Tutuola. Traduit de l'anglais (Nigéria) par Michèle Laforest. Belfond, 170 p., 98 F.

(1) Gallimard 1983, réédité en 1984.